A. VANESTE
80, Rue Nationale, LILLE
CHAPELLERIE
ARGENT 1er TITRE
MONTRES
Petit-Philippe et Cie de Genève
ET DES
1ères Marques Françaises

Journal de Roubaix

A. VANESTE
80, Rue Nationale, LILLE
Grand le plus complet
de
BAGUES DE FIANÇAILLES
JOYAUX
pour
COMMUNIONS DE MARIAGE

Cinquante-et-unième année. — N° 169

Directeur-propriétaire : ALFRED REBOUX

LUNDI 18 JUIN 1906

TARIF D'ABONNEMENTS
Roubaix-Tourcoing, le Nord et les Départements limitrophes : Trois mois..... 5 francs; Six mois..... 9 —; Un an..... 18 —
Les autres Départements et l'Etranger le port en sus.
Agence particulière à Paris, 26, rue Feydeau

5 Centimes

BUREAUX ET RÉDACTION :
ROUBAIX : 71, Grande-Rue ‡ TOURCOING : 5, rue Carnot
ÉDITION DU MATIN

5 Centimes

ABONNEMENTS & ANNONCES
A Roubaix..... Aux bureaux du journal, Grande-Rue, 71
A Tourcoing..... Aux bureaux du journal, rue Carnot, 5
A Mouscron..... Chez M. Henri Lerouge, rue de la Station
A Tournai..... Chez M. Verdière, 22, rue Bourdon
A Paris et à Bruxelles Dans les agences de publicité.
En vente à Paris dans toutes les Bibliothèques des gares et dans les principaux kiosques

HUIT PAGES 5 Centimes

CHRONIQUE

EN TERRE MALGACHE

LE « SERPENT-MINUTE »

Mahela s'est allongée à plat ventre, le menton appuyé sur ses bras croisés.

Sa sœur Bevary s'est accroupie auprès d'elle, un peigne à la main.

Leurs simbous (vêtements) rouges et blancs tranchent sur la brosaille verte, leurs épaules nues reluisent comme du marbre noir sous le soleil tamisé par un épais feuillage.

Il va venir ce soir, du village des Bongalava, le Sakalave qui sera l'époux de la jeune fille.

Et pour le recevoir et lui plaire, il faut se coiffer.

Tout le secret de la coquetterie pour les femmes indigènes est dans cette opération. Etre bien coiffée, c'est être belle. On consacre à cette partie de la toilette des heures entières, en s'adjoignant une amie complaisante, car la coiffure sakalave est fort compliquée et ne saurait être réussie par soi-même.

Bevary a passé le peigne dans les cheveux de Mahela. Les boucles crépues se rabattent en abondance sur le front bombé, poli comme ivoire, au-dessus d'un tout petit nez gâté dans sa grâce par des narines trop larges.

La jeune fille laisse aller sa tête aux tiraillements du peigne. Elle ne dit mot. Ses yeux très grands, d'expression douce, un peu naïve, fixent l'horizon.

Là-bas, sous la chaude ensoleillée de l'équateur, le village des Bongalava émerge en grisaille dans une plaine roussâtre, émaillée d'éblouissances par les flaques d'eau d'une pluie récente.

Au-delà les douze paillottes qui le composent, plusieurs montagnes échelonnent, sur des plans peu distancés, leurs masses abruptes, zigzaguées par des sentiers et des lits de torrents.

Leur aridité s'agrémente, çà et là, d'une verdure vivace, noircie, à cette heure, par la crudité des rayons tombés d'aplomb du zénith embrasé.

C'est de là que viendra le Sakalave aimé, bientôt, dans une heure peut-être.

Mahela entr'ouvre, à cette pensée, ses lèvres charnues, un sourire s'ébauche sur ses dents éclatantes et se termine en rires légers qui perlent dans la chanson d'un mésile à long bec.

Et le bouquet d'arbres à l'ombre duquel elle s'était allongée s'imprègne de sa joie et de sa fraîcheur, sous le soleil qui le brûle.

Des pamplemousses inclinent leurs rameaux chargés de fruits mûrissants vers la case proprette qui prend un air de fête, au milieu des cepées de ranevala et de caoutchouc.

De grands lataniers élèvent au-dessus, vers le ciel bleu et profond comme des yeux de blonde passionnée, leurs tiges lisses et droites, sous les feuilles en éventail qui leur font une couronne d'émeraude illuminée.

A faible distance du pied nu de Mahela, un « serpent-minute » est enroulé sur une feuille de bananier.

Sa morsure provoque la mort après quelques heures seulement d'agonie.

Il dort, tout menu, gros comme une pousse de mimosa, moins long que la main d'une coquette.

Un rayon de soleil le surprend à travers les feuilles, en fait un joli bracelet d'or rose, perdu là par quelque fée, au milieu des herbes sur lesquelles scintillent les diamants de la pluie.

Bevary a divisé en deux les cheveux de sa sœur, par une raie du front à la nuque.

Elle prend les mèches une à une, les tresse avec patience et les rabat sur le crâne, perpendiculairement à la raie, en laissant bouffer les extrémités.

Sa tâche l'absorbe. Les rides de son visage vieilli s'accentuent sous l'effort; ses lèvres lippues s'allongent davantage : ses yeux petits et atones s'immobilisent entre ses pommettes saillantes.

Elle ne voit pas le serpent qu'un rire de Mahela vient d'éveiller.

Le gentil reptile a relevé la tête. Il darde un minuscule aiguillon rouge, quitte la feuille de bananier, et s'avance lentement, d'un mouvement gracieux de ses annelets, vers le pied nu de la jeune fille.

Les doigts de Bevary tordent avec dextérité; les cordelettes s'alignent en nombre sur les tempes.

Le côté gauche est déjà terminé.

— Dépêche-toi, fait Mahela, en frappant de la main sur le sol, il vient !

En avant du village des Bongalava, la silhouette d'un Sakalave s'est détachée soudain.

La distance ne permet pas de distinguer ses traits.

Mais à sa haute taille, à ses cheveux très longs, à la sagaie et au kikoy de cotonnade blanche qui flambent sous le soleil, la jeune fille ne se trompe pas.

C'est bien Bemainly, le fiancé.

Tandis qu'il vient très vite dans la plaine rutilante, le serpent s'arrête à quelques centimètres du pied de Mahela.

Sa tête se balance, fureteuse; ses yeux, qui brillent comme deux topazes, cherchent le pli de chair sur lequel il pourra mordre, car l'exiguïté de sa gueule ne lui permet pas de s'attaquer à de grandes surfaces.

Il découvre l'endroit propice dans la membrane tendue entre les deux premiers doigts du pied.

Bevary redouble d'activité. Il faut que la jeune fille soit coiffée avant l'arrivée de Bemainly.

Les mèches de cheveux, divisés en deux d'un coup d'ongle, se tortillent, se tressent entre les doigts experts, ébouriffent en retombant les frisures de leurs pointes.

Et Mahela, radieuse, sourit de loin au Sakalave qui marche à grands pas sous l'irradiation du soleil.

L'élégant reptile s'est rapproché. Sa fine tête se glisse entre les deux doigts du pied, sa gueule s'ouvre....

— « Efa » (fini) ! s'écrie tout à coup Bevary en laissant retomber avec satisfaction ses bras parés de bracelets de cuivre.

Une raie très nette se profile sur la tête de Mahela. Les cordelettes de cheveux retombent de chaque côté, alignées comme des fibres d'agave sur le métier à rabannes. Et les panaches qui les terminent forment deux touffes volumineuses, qui font un cadre superbe au visage en sourire.

La jeune fille, contente d'être belle, veut se lever pour répondre au Sakalave qui lui crie de loin en agitant sa sagaie :

« Manao ahoana hianao, Maheal » (bonjour Mahela) !

Mais la gueule du serpent s'est refermée sur le pli de chair, d'imperceptibles dents s'enfoncent dans la peau, inoculant le venin mortel.

Mahela a bondi sous la douleur. Elle voit le serpent reptile se tortiller dans l'herbe en frissons lents. Un cri déchirant sort de sa gorge, suprême angoisse de l'être qui se sent irrémédiablement perdu.

Bemainly arrive en courant. La jeune fille s'affaisse dans ses bras, tandis que de grosses larmes coulent sur ses joues.

Il la transporte dans la case, et la dépose sur une natte de raphia, tout le meuble du logis avec des vases en terre cuite, un mortier à piler le riz, des étoffes de différentes teintes accrochées çà et là.

Le venin accomplit son œuvre avec une violence inouïe.

Les pieds, puis les jambes, puis le corps enflent sourdement sous le lamba que Bevary affolée a jeté sur sa sœur.

Et Mahela se tord en d'horribles souffrances, ses mains se crispent sur celles du Sakalave, comme pour s'y retenir contre le fatal courant qui l'emporte.

Et plus son âme se détache de son corps, plus son énergie se concentre dans le regard dont elle pénètre le sien, semblant vouloir puiser, dans la force d'aimer, la force de vivre.

Mais bientôt ses bras retombent inanimés; tout son corps se roidit; les paroles qu'elle voudrait prononcer s'arrêtent sur ses lèvres frémissantes. Elle ne voit plus le fiancé; elle exhale un râle profond, suprême, et demeure sans souffle sur la natte, tendre beauté noire, dans la noire auréole de ses cheveux, parée pour la mort.

Au dehors, le gracieux reptile s'est enroulé de nouveau sur la feuille de bananier.

Un rayon de soleil le surprend à travers les feuilles, en fait un joli bracelet rose, perdu là par quelque fée, au milieu des herbes sur lesquelles scintillent les diamants de la pluie.

SYLVAIN DÉGLANTINE.

BULLETIN

16 juin.

Le gouvernement a déposé deux projets de loi concernant l'un les Chambres d'agriculture, l'autre la législation sur le captage et l'utilisation des chutes d'eau.

***

La deuxième revision du procès Dreyfus se continue, parmi l'indifférence générale.

***

Les émeutes de Biélostock, en Pologne, ont fait de nombreuses victimes : 20 morts, et 150 blessés

INFORMATIONS

Le Président de la République au Concours Hippique

Paris, 16 juin. — Le président de la République s'est rendu cet après-midi à la Galerie des Machines, où se tient le concours des animaux reproducteurs des espèces chevaline et asine. M. Fallières a été reçu par M. Ruau, ministre de l'Agriculture. Une tribune avait été édifiée au centre de la galerie, d'où M. Fallières a assisté au défilé des animaux primés. Chaque groupe de chevaux était précédé d'un soldat portant sur une pancarte l'indication de la race.

Une foule énorme a assisté à cette cérémonie qui s'est terminée par une fête au profit des victimes de Courrières.

Les travailleurs des chemins de fer de l'Etat

Paris, 16 juin. — Le Congrès des Travailleurs des chemins de fer de l'Etat, réuni à la Bourse du Travail, a émis ce matin un certain nombre de vœux.

Il réclame la journée de dix heures au maximum, y compris le temps d'un repas vers le milieu de la journée pour tous les agents des gares ou, à défaut, la semaine de 60 heures suivie d'une journée de repos; la représentation du personnel dans les Commissions de classement par un ou plusieurs mandataires nommés par lui; la nomination d'un Conseil d'enquête dans lequel seraient représentés par moitié, à raison d'une unité par service le personnel et le réseau.

Une délégation du Congrès s'est rendue cet après-midi au ministère des Travaux publics, où elle a été reçue par M. Barthou.

M. Loubet et les mutualistes

Paris, 16 juin. — La Fédération des Sociétés de secours mutuels de la Drôme offrira, demain, à Montélimar, un grand banquet à M. Loubet, pour célébrer le 50e anniversaire de son entrée dans la mutualité.

L'état de santé de M. Biétry

Paris, 16 juin. — M. Biétry, le député de Brest, qui souffrait cruellement d'un flegmon à l'avant-bras droit, ce qui ne l'a pas empêché de prendre la parole hier, a subi ce matin une opération très douloureuse, mais qui a parfaitement réussi.

Les mémoires du général André

Le général André publie, dans un journal parisien, une partie de ses mémoires que, pompeusement, il dédie aux six cent mille jeunes soldats de France. L'ancien ministre de la Guerre raconte dans quelles circonstances il a accepté le portefeuille de la guerre, son entrevue avec M. Waldeck-Rousseau. Celle-ci roula, paraît-il, sur l'armée « réactionnaire » et sur les moyens à employer pour combattre l' « envahissement » du cléricalisme.

On sait quels éléments de désordre le général André a jetés dans l'armée pendant les cinq ans qu'il fut ministre.

Une guerre de tarifs entre la France et la Suisse

Berne, 16 juin. — Le Gouvernement suisse prépare un tarif de combat pour une guerre douanière avec la France; ce tarif sera au moins le double de celui de 1892.

Les commerçants prennent leurs mesures pour remplacer, en Allemagne ou en Italie, leurs fournisseurs français.

Une école de chimie pour anarchistes à Zurich

Berne, 16 juin. — La police de Zurich vient de découvrir un véritable laboratoire d'explosifs et une école pour la fabrication de la dynamite dirigée par un expert.

CHOSES ET AUTRES

Calino chez le docteur.

— Vous m'avez dit que j'engraisserais si je suivais votre ordonnance; voyez, je suis maigre comme un clou.

— Est-ce que vous faites réellement des armes depuis trois mois?

— Parfaitement... tous les matins, je tire au pistolet !

***

Un passant marche sur le pied de Champoiseau, qui pousse un cri et machinalement allonge un coup de poing au passant.

— Mais, monsieur, je ne l'avais pas fait exprès !

Champoiseau devient tout à coup gracieux :

— Ni moi non plus, monsieur !

L'EXODE DES CAPITAUX

Paris, 16 juin. — Le projet du gouvernement d'engager une action diplomatique pour arrêter l'exode des capitaux menacés par les mesures fiscales que l'on prépare ou que l'on prévoit, est fort mal accueilli, même par les radicaux.

Ceux-ci reprochent au ministère d'avoir par l'annonce intempestive d'une conférence internationale avoué d'abord la gravité de la situation et, de plus, jeté une panique qui peut porter le coup le plus funeste à notre crédit.

« La conférence projetée n'est pas près de se réunir, expliquait l'un d'eux. Les pays voisins ne sont pas près de légiférer dans le même sens, et rien ne dit qu'ils consentiront un jour même ils le pourront. Comment empêcher-t-on d'ici là cet exode dont on prochine la très sérieuse importance ? »

« — En vérité, dit un autre, vont-on faire baisser le taux prêt de Banque. C'est tout ce que peut rapporter cette conférence. Mais, en attendant, que va-t-il se passer ? Que fera-t-on pendant ce temps ? Cherche-t-on par des moyens oratoires à prévenir quelque emprunt. »

Selon toute probabilités, lorsque la Chambre en aura fini avec l'interpellation en cours, le gouvernement devra s'expliquer à la tribune sur ses intentions financières.

LA VRAIE QUESTION

Toute la semaine a été consacrée par la Chambre des députés à la digestion de la déclaration ministérielle et des discours d'une douzaine d'interpellateurs de tout genre.

Il y a eu les satisfaits : MM. Gérault-Richard et Puech; un quasi-satisfait, M. Carnaud; un grincheux, M. Ceccaldi; un humoriste, M. Lasies; le contraire d'un humoriste, le citoyen Constans, et enfin il y eut M. Jaurès lui-même et M. Biétry en personne.

On attend encore le « révolutionnaire » M. Vaillant, le conciliant M. Deschanel et le « mineur » M. Basly. Après quoi, le gouvernement s'expliquera ou plutôt essaiera de s'expliquer, car les explications ne lui seront pas commodes à fournir.

Au fond, quel sera le prix de ce long tournoi oratoire, quel est le sujet de cette ample discussion académique? La victoire du Bloc et la lutte anticléricale? La transformation de la société par le collectivisme ou par le biétrysme ou par n'importe quelle autre théorie? Non. Ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit pour le moment.

En effet, le Bloc est radicalement vainqueur, c'est entendu. Le « cléricalisme » est à terre, c'est encore entendu. Et après?

La suppression de la propriété ne fait pas question; elle génerait trop de monde. Et puis on ne *liquide* pas une nation et une société aussi facilement qu'on disperse la collection de boutons ou de cannes d'un vieux monsieur. Quand M. Jaurès et M. Guesde se posent en syndics de la faillite de la société actuelle, ils font sourire. Il est loisible aux collectivistes d'être des révolutionnaires; il leur est impossible d'être les réformateurs ou plutôt les transformateurs du monde, ni seulement de la France, — même après révolution faite.

Le socialisme, — au sens très large et très vague du mot, — pourrait être un ferment du progrès humain. Il est bien possible, en effet, il est même probable que le saint-simonnisme et ses dérivés aient été, au siècle dernier, le levain qui a provoqué dans la masse européenne l'apparition d'idées et de choses en somme bienfaisantes.

L'erreur ne peut engendrer la vérité; mais l'utopie, qui n'est qu'une hypothèse poussée à l'outrance et parfois jusqu'à l'absurde, peut par son étrangeté même entraîner les esprits à la recherche du mieux. On a vérifié quelquefois cela dans le domaine scientifique. Serait-ce impossible dans le domaine social?

Un courant d'idées ne se réfute pas; il se constate. Constatons donc l'existence d'un vaste mouvement démocratique et social dont le collectivisme est l'outrance utopique, sans, d'ailleurs, en être l'idéal. Car le collectivisme tend non au mieux, mais au pire.

Quand M. Jaurès envisage sérieusement les moyens de transformer toutes les propriétés individuelles en propriétés collectives, (nationales, communales ou syndicales), quand il se demande s'il conviendra d'exproprier avec ou sans indemnité, il n'argumente pas : Il joue au prophète, il rêve debout. C'est l'éternel sophiste, Gorgias ou Cléon, qui pérore, rien de plus. Mais M. Jaurès n'est pas seulement un rhéteur, il est le porte-voix d'un parti politique, d'un parti pareil aux autres et, dans ce rôle, il devient tout à fait intéressant et, avouons-le, très habile.

La partie du discours du leader socialiste qui est consacrée à la critique du radicalisme est forte, éloquente et d'une ironie supérieure qui n'est pas habituelle à M. Jaurès. Celui-ci a mis adroitement les radicaux *au pied du mur*, ainsi qu'on l'a dit et répété.

Le « qu'alles-vous faire? » est toute la question, la vraie, l'unique question de ce long débat. C'est la seule qui nous doive préoccuper.

Gardons-nous de préjuger la réponse du gouvernement et, en particulier, de M. Clémenceau. Le ministre de l'Intérieur a bec et ongles pour se défendre. Nous verrons s'il aura le courage — ou la possibilité, — de tracer un programme positif et d'une ampleur dépassant la déclaration ministérielle, et s'il saura remettre le groupe socialiste à sa place, à sa vraie place.

Le problème social est et reste posé, mais pas du tout dans les termes où voudraient le contraindre et le circonscrire, soit les rétrogrades irréductibles, soit MM. Guesde et Jaurès. A ce point de vue, le très curieux discours de M. Biétry est au moins une indication et un signe des temps.

Si les petites vilenies politiciennes ne rongent la nouvelle Chambre, la législature qui s'ouvre sera pleine de passionnantes luttes d'idées. Si la bataille parlementaire ne se livre pas trop autour seulement de l'assiette au beurre, nous verrons éclore une œuvre législative qui pèsera d'un grand poids sur les destinées de la nation.

La parole est, en attendant, à M. Clémenceau, au parti radical.

F. GAUCHERAND.

NOUVELLES PARLEMENTAIRES

AU PALAIS-BOURBON

La séance de lundi

Paris, 16 juin. — Atteint d'un léger enrouement depuis quelques jours, M. Clémenceau garde l'appartement depuis hier soir. Il n'assistait pas, ce matin, au Conseil des ministres; mais il sera au Palais-Bourbon dans les premiers jours de la semaine pour répondre aux interpellations et particulièrement à M. Jaurès.

Avant lui, doivent intervenir lundi, en tenant compte des inscriptions, MM. Vaillant, Paul Deschanel et Basly.

Quant à M. Sarrien, il est probable qu'il ne prendra la parole, au nom du gouvernement, qu'au moment de la discussion des ordres du jour.

Les usines hydrauliques

Paris, 16 juin. — M. le Ministre de l'Agriculture a déposé au début de la présente législature, sur le bureau de la Chambre, un projet de loi relatif aux usines hydrauliques sur les cours d'eau non navigables, ni flottables.

Ce projet a pour but de combler les lacunes de la législation existante, afin de tirer des rivières, dans les limites de la loi de 1898 sur le régime des eaux, toute l'énergie dont elles sont susceptibles.

Le projet de loi donne le moyen de grouper et d'utiliser au mieux possible les chutes d'eau, le morcellement et la division des chutes étant, en effet, la négation de l'utilisation de la houille blanche. L'Etat, les départements et les communes trouveront avantage, de leur côté à ces créations, car une partie de l'énergie créée est réservée par la nouvelle loi à leur profit.

A côté des usines hydrauliques privées, le projet de loi prévoit des usines hydrauliques publiques pouvant être établies en vertu d'une déclaration d'utilité publique, lorsqu'elles auront pour objet principal d'assurer la fourniture d'énergie nécessaire à des services publics de l'Etat, des départements ou des communes.

Des organismes nouveaux seront à la fois fournisseurs d'énergie pour les services publics et régulateurs du marché.

Les vacances

Le 10 tantôt de la Chambre a voté aujourd'hui par 12 voix contre 2 l'élection de M. Lebaudy, à Mantes, malgré les réclamations de M. Meslier, collectiviste, et de MM. Marpaudé, Simonet et Dufaure, radicaux, qui ont quitté la séance par manière de protestation avant le vote sur la validation.

Le même bureau a ajourné à une autre séance sa décision sur l'élection de M. Capéran à Montauban. Il a décidé également d'entendre contradictoirement MM. Chaumeil, le nouvel élu de Moissac, et M. Arnal, son concurrent, député sortant.

LA RÉVISION DU PROCÈS DREYFUS

LA DEUXIÈME AUDIENCE

Le huis-clos. — L'indifférence publique. — L'étude des dossiers

Paris, 16 juin. — La deuxième audience à huis-clos des Chambres réunies de la Cour de cassation a repris aujourd'hui à midi précis.

L'indifférence constatée la veille au Palais de justice s'est, si possible, accentuée encore. Hier on pouvait voir quelques rares curieux contempler la porte fermée de la Chambre civile de la Cour suprême où siègent toutes les Chambres réunies; aujourd'hui personne n'a eu cette inutile curiosité.

La Cour a continué l'étude du dossier secret du ministère de la Guerre apporté par le commandant Targe et sur lequel cet officier fournit aux magistrats toutes les explications qui lui sont demandées. Comme hier, le ministère public et l'avocat de Dreyfus assistent à cet examen.

A deux heures le dépouillement du dossier du ministère de la Guerre étant terminé, la Cour a suspendu son audience pendant quelques minutes. A la reprise, M. Paléologue, délégué du ministre des Affaires étrangères, porteur et commentateur du dossier diplomatique, a été introduit devant la Cour. L'étude de ce dossier beaucoup moins considérable que le dossier militaire a duré deux heures.

A quatre heures, en effet, la Cour levait son audience et laissait annoncer que les audiences publiques commenceraient lundi à midi.

LES ŒUVRES POST-SCOLAIRES

Les écoles primaires catholiques

Paris, 16 juin. — Nous recevons la communication suivante :

« L'Association pour la défense des écoles primaires catholiques dont le Comité directeur se compose de MM. le comte d'Haussonville, de l'Académie Française; le baron de Mackau, député, de Lamarzelle, sénateur, et F. de Ramel, député, vient d'adresser à ses adhérents une lettre dont voici les passages principaux :

« Notre association contribue à la réouverture ou au fonctionnement de 4.943 écoles, tant de filles que de garçons. Dans ces 4.943 écoles, les 6.071 instituteurs et institutrices sécularisés ou laïques qui se sont proposés à nous avec les garanties et les titres exigés ont trouvé des emplois.

» Nous avons aussi prêté notre concours aux anciens Frères et aux anciennes Sœurs qui, n'étant point pourvus de brevets, avaient à souffrir plus cruellement encore que les autres de la persécution. Les difficultés du présent et les menaces de l'avenir qu'aggrave encore la crise de la séparation de l'Eglise et de l'Etat nous sont un avertissement que l'école libre ne doit pas être notre seul moyen d'action et qu'il faut organiser les *œuvres extra-scolaires et post-scolaires*.

» C'est pour notre association une augmentation d'obligations et de charges. Aussi a-t-elle besoin du secours et des libéralités de ceux qui veulent bien penser qu'elle a plus que jamais sa raison d'être. Elle demande aux bienfaiteurs qui, jusqu'à ce jour, l'ont aidée, de lui rester fidèles et de soutenir une œuvre qui travaille pour le pays puisqu'elle s'efforce de sauver l'enseignement chrétien et de préserver ainsi l'âme de l'enfant.

» Les souscriptions devront être adressées au siège de l'association, 25, rue de Bourgogne, Paris, soit à M. G. de Gonsellin, trésorier, soit à M. Paul Princeteaux, secrétaire général.

EN RUSSIE

Les émeutes de Biélostok. — Les victimes

Saint-Pétersbourg, 16 juin. — Une information du *Vingtième Siècle* évalue les victimes de Biélostock à une vingtaine de morts et cent cinquante blessés.

Des télégrammes privés prétendent que les troubles antisémites sont organisés par les réactionnaires qui, encouragés par l'inaction de la police, ont surexcité les populations au moyen de proclamations contre les juifs et les intellectuels.

Le chef de gare de Biélostock a télégraphié à la direction des chemins de fer de suspendre l'envoi des trains de marchandises, car la gare est laissée sans défense contre les agresseurs.

L'état de siège a été proclamé à Biélostock.

Bruit de grève générale

Saint-Pétersbourg, 16 juin. — En présence des bruits persistants de préparation de la grève générale à Saint-Pétersbourg, les autorités multiplient les patrouilles dans les quartiers ouvriers, exercent une surveillance active dans les gares et interdisent les meetings.

Une vive inquiétude règne également à Moscou.

Le mouvement agraire

Saint-Pétersbourg, 16 juin. — Quinze députés de la Douma sont partis dans les provinces où commence le mouvement agraire, pour exhorter les paysans au calme jusqu'à ce que les résultats de l'action de la Douma au sujet de la question agraire soient connus.

LE SILLON

Un appel. — Réunion publique

Le « Sillon » organise, pour le 21 juin, à 8 heures 1/2 du soir, au manège Saint-Paul, une grande réunion, dans laquelle M. Marc Sangnier prendra la parole.

Voici le passage principal de l'appel qu'il adresse à ses adhérents :

« Les socialistes étatistes pas plus que les réactionnaires n'ont confiance dans le peuple. Les uns comme les autres, ils réclament une contrainte extérieure — celle du prince ou celle de l'Etat — qui rendrait les hommes heureux mécaniquement et dans la mesure même où il abdiquerait leur liberté.

» Quant à nous, nous ne voulons pas que le pouvoir du prince ou de l'Etat absorbe ou détruise l'initiative des individus ou des groupements spontanés et fraternels. Nous voulons, au contraire, que l'Etat cesse d'être une puissance extérieure et tyrannique : à l'autorité brutale des lois, nous voulons que se substitue de plus en plus l'autorité morale du libre consentement des individus. Si nous réclamons instamment aujourd'hui une législation du travail, ce n'est pas dans le dessein de jeter les premières bases d'un code socialiste qui étoufferait l'individu et encasernerait le travailleur, c'est, au contraire, parce que la société actuelle doit tâcher de réparer elle-même les maux qu'elle a engendrés et de rendre capable matériellement et moralement la masse des prolétaires de bâtir la cité nouvelle.

» Ni les lois, ni les œuvres sociales, qui sont de simples instruments et que peut animer un esprit rétrograde, ne suffisent donc à faire la démocratie. Une force morale est indispensable. Nous la trouvons dans le christianisme.....

» ....Combattre à droite comme à gauche, mais contribuer par la nouvelle génération à qui appartient l'avenir et dont nous ne faisons qu'entrevoir les aspirations les plus profondes et les plus hautes, pour y puiser plus d'énergie, d'initiative et d'espérance, et, [illegible] attaques contraires et parfois, c'est dans la joie que nous [illegible] les paroles [illegible] dont nous voulons que [illegible] nos adversaires eux-mêmes.

ACTUALITÉ

SOUVENIRS DE MADRID

Le Manzanarès et ses ponts. — La Puerta del Sol. — Le palais royal

« La suprême félicité est de vivre sur les bords du Manzanarès; le second degré du bonheur est d'être en Paradis, à condition de voir Madrid par une lucarne du ciel. »

Ainsi s'exprime un dicton castillan.

***

Le Manzanarès, vous le savez, est la rivière de Madrid.

Pauvre Manzanarès! de combien de plaisanteries, d'épigrammes et de bons mots n'a-t-il pas été l'objet aussi bien de la part des Espagnols que de celle des étrangers! Il ne faut guère s'en étonner, du reste, car le cours d'eau qui arrose la capitale de l'Espagne n'est parfois qu'un si mince ruisselet, que le voyageur pourrait bien, sans s'en douter, le traverser à pied.

Un Hollandais, qui visita la péninsule ibérique, vers le milieu du XVIIe siècle, disait, en parlant du Manzanarès : « Cette rivière est si petite, que le nom qu'elle porte est plus long qu'elle n'est large. »

On raconte qu'un jour de grande sécheresse, Ferdinand VII, ayant eu la fantaisie de faire une promenade dans le lit dudit fleuve, il fallut l'arroser à l'avance, comme on fait pour les rues, afin que le roi n'eût pas à trop souffrir de la poussière. Cela rappelle la boutade attribuée à Alexandre Dumas, durant le séjour qu'il fit à Madrid. Etant à un café avec quelques amis, il vit que l'un d'eux allait jeter à terre le reste d'un verre d'eau : « Malheureux, s'écria-t-il, qu'alles-vous faire? Ne perdez pas ce précieux liquide : allons le verser dans le Manzanarès! »

Mme d'Aulnoy, femme d'un ambassadeur de France à Madrid au XVIIe siècle, parle du Manzanarès dans ses Mémoires :

« Pendant l'été, dit-elle, les eaux en sont tellement basses, qu'à peine pourrait-on s'y mouiller le pied, et cependant, en hiver, il inonde tout d'un coup les campagnes voisines. Cela vient de ce que les neiges qui couvrent les montagnes venant à se fondre, des déluges d'eau descendent avec fracas dans la vallée du Manzanarès. Philippe II fit bâtir un pont dessus, que l'on nomme *la Puente de Segovia*. Il est superbe, et pour le moins aussi beau que le Pont-Neuf, qui traverse la Seine, à Paris. Quand les étrangers le voyent, ils s'éclatent de rire; ils trouvent qu'il est ridicule d'avoir fait un pont dans un lieu où il n'y a point d'eau. Il y en a un qui dit plaisamment là-dessus, qu'il conseillerait de vendre le pont pour acheter de l'eau. »

Non, en dépit des railleurs, la construction de la *Puente de Segovia* se justifie parfaitement; on lui a même donné un pendant, la *Puente de Toledo*, qui mesure 200 mètres de long. S'il est à sec durant l'été, le Manzanarès, à la saison des pluies, devient un torrent immense et déborde souvent. Il ne s'agit donc que de s'entendre : le Manzanarès n'est fleuve qu'une partie de l'année, comme dit Tirso de Molina, dans une de ses épigrammes : « Comme Alcala et Salamanque, — Tu as, quoique tu ne sois pas un collège, — Des vacances pendant l'été, — Et un *cours* seulement en hiver. »

***

Mais c'est trop s'attarder sur le Manzanarès. Arrivons à Madrid.

Il n'est peut-être pas de ville au monde qui ait eu des chroniqueurs et des historiens aussi enthousiastes et aussi exagérés que la capitale de l'Espagne; c'est à qui lui donnera l'origine la plus ancienne. L'un veut que sa fondation date de peu de temps après le Déluge. Un autre, plus modeste, la fait remonter seulement à dix siècles avant celle de Rome. La vérité est que l'histoire en fait mention, pour la première fois, en 933, année où Ramire II, roi de Léon, l'enleva aux Arabes, qui l'appelaient alors *Magrit* ou *Majerit*.

Pour le voyageur qui arrive soit à la gare du Nord, soit à celle du Midi, le premier aspect de la ville n'est pas merveilleux; on est fort désillusionné. Mais on ne tarde pas à s'en faire une meilleure opinion, lorsqu'on y pénètre et qu'on arrive à cette longue et large place, tout inondée de lumière, qu'on appelle la *Puerta del Sol* (la Porte du Soleil).

La Puerta del Sol est à Madrid ce que l'Agora était à Athènes et le Forum dans la Ville Eternelle : c'est le cœur où viennent aboutir les artères de la ville, le centre de la vie et du mouvement, le rendez-vous des flâneurs, des oisifs et des chercheurs de nouvelles. Tous les tramways y ont leur tête de ligne. Une foule nombreuse et animée y circule sur les trottoirs, des voitures passent rapidement, toutes sortes de marchands, *camelots, madrilènes*, encombrent la chaussée. Cet immense carrefour est bordé de maisons élevées, sans style, mais propres, servant à des hôtels, à des administrations, et dont le rez-de-chaussée est occupé par les grandes boutiques et de luxueux cafés. Tout en face de la fontaine très simple qui décore le centre de la place, se dresse le Palais de la Gobernacion, édifice assez banal, qui n'a de curieux que son escalier et la grosse horloge qui décore son faîte. Ce qui ajoute un cachet particulier à la *Puerta del Sol*, c'est le grand nombre de fils télégraphiques et téléphoniques qui se croisent au-dessus de ses maisons et qui sont un peu trop dans le goût yankee.

***

Passons au palais royal, devenu aujourd'hui le point de mire du monde.

Rien de plus imposant que ce palais, vu du Manzanarès, car la montagne sur laquelle il se dresse lui fait un piédestal grandiose. Quand la famille royale est absente, on obtient facilement la faveur de le visiter. En décrire le luxe intérieur dépasserait les limites assignées à cet article. Ne parlons que du salon de la reine Christine. C'est une petite pièce, meublée modestement, mais avec un goût exquis. A côté se trouve le cabinet de travail du défunt roi Alphonse XII et là, rien n'a été changé, modifié depuis la mort de l'époux, dont la reine douairière porte toujours le deuil. Pieusement, elle a tenu à laisser chacun des objets, qui couvrent le bureau, les meubles et la cheminée, à la place où Alphonse XII les avait posés lui-même. C'est ainsi que l'on voit sur la cheminée, à côté d'un petit bouquet de fleurs fanées, qui se réduisent en poudre, une photographie de la reine Mercédès, première femme d'Alphonse XII, hélas! morte si jeune, sur laquelle le roi défunt a tracé de sa propre main la dédicace suivante : *à l'inoubliée, à l'inoubliable!* N'est-ce pas qu'il y a de la part de S. M. la reine Marie-Christine autant de délicatesse que d'attention sincère, dans la sollicitude qu'elle témoigne à toutes ces reliques aimées par son auguste époux?

A quelques pas du cabinet de travail du roi, se trouve la salle du conseil des ministres, vaste salle sévère, aux murs tapissés de vieux chêne, aux grands fauteuils de cuir de Cordoue, à la table immense couverte du classique tapis vert. Et, tandis que je songeais, dans cette salle silencieuse, que les destinées d'un grand pays, d'une nation aussi civilisée, aussi puissante que l'Espagne, s'étaient discutées, décidées, réglées autour de cette table immense, j'aperçus, [illegible] par les grands serviteurs des ministres, sur [illegible] parti [illegible] de porcelaine qui, dressé sur un pied de [illegible], [illegible] tait son jupon rose entre ses pattes de devant,